

NOIR SUR IBLANC

— Au Pays des Hommes de Lettres —

par

ANDRÉ LANG

préambule

Le Moraliste

ANDRÉ GIDE

MORALISTE ? Oui. On se trompe si l'on croit que je définis ainsi André Gide pour faire un mot. Quiconque tente, consciemment ou non, d'enseigner une morale est un moraliste. Qu'on estime la morale bonne ou mauvaise, c'est une autre affaire. Je crois, d'ailleurs, avec Jean Cassou, qui me le disait précisément à propos de Gide, que les moralistes commencent toujours par faire figure d'immoralistes ou de destructeurs. Voyez les plus grands : Montaigne, Voltaire, Rousseau... André Gide se défend officiellement d'avoir une influence morale. Il m'a montré ces lignes d'une étude de Philippe Soupault dans une revue anglaise : « L'influence morale de Gide est à peu près inexistante. Son influence critique est considérable », appréciation qui lui apparaît très exacte. Mais il m'a dit aussi qu'il lui était doux de voir monter ses tirages depuis quelques années, que rien n'était plus injuste que cette accusation de corrompre les esprits, d'être un poison intellectuel, qu'on lui

jetait à la face à toute occasion, et qu'il recevait fréquemment de nombreuses lettres de jeunes gens et de jeunes filles désireux de le remercier pour l'encouragement à vivre puisé dans ses livres, pour l'appui bienfaisant que sa pensée leur apportait. On voit ainsi que ce qui l'irrite n'est pas d'exercer une influence morale, fort au contraire, mais seulement qu'on la juge dissolvante. Y a-t-il une préoccupation de moraliste plus significative que celle-là ?

Croyez-vous à la malice des choses ? Quand il n'est pas en Normandie, dans sa maison de Cuverville, ou en voyage, André Gide habite à Paris, dans un quartier tranquille, un immeuble neuf, de belle allure. Mais il se trouve que la porte qui donne sur la rue est étroite, que l'escalier, au départ, manque de jour, que l'ascenseur a l'air d'une boîte à surprises et

qu'il faut suivre un long couloir coudé pour joindre enfin l'écrivain dans un vaste atelier-bibliothèque, clair et plaisant, où il s'est aménagé une cachette dans un coin minuscule, en retrait d'une fenêtre, étroite aussi, qui offre, des Invalides, une vue, à demi masquée par un mur... Là sont sa table, ses dossiers, quelques livres et quelques objets familiers...

Le temps qu'il me place en face de lui et le voici dans sa niche, qui s'acagnarde longuement et s'installe. C'est la première fois que je le vois. Ce sont ses mains qui me retiennent d'abord. Sur le plat de la gauche, il y a une légère excroissance osseuse en forme de pont, que je fixe, à plusieurs reprises, malgré moi... En forme de pont... Il me semble, tout à coup, que j'élise mieux dans son froid et curieux visage tout éclairé d'intelligence... En forme de pont ? Oui, c'est cela... Il est passé sur notre rive. Rares sont les écrivains de cette génération que le fossé creusé par la guerre

Après-guerre n'a pas brutalement séparés, puis isolés de leurs cadets. Rares sont ceux, Proust, Valéry, Gide, Claudel, et trois ou quatre autres sans doute, qui ont su, ou pu traverser et connaissent aujourd'hui la joie d'être accueillis et acclamés par la jeunesse...

C'est à peine si j'ai besoin de le questionner. Ce matin, il ne demande qu'à parler librement. Un autre jour, ce serait peut-être différent. Je le devine capricieux et méthodique, maniaque et frileux, irritabile et charmeur. Il parle sans me regarder, d'une voix paresseuse et lointaine, une main sur le front, l'autre occupée à jouer sur la table, avec une pipe ou un crayon. Quand il s'arrête, je ne dis rien. L'évite de rappeler ma présence et d'étouffer peut-être une confiance... J'attends qu'il reparte. Je crois que, dans certains cas, c'est un excellent procédé.

— ... Mon expérience littéraire ? Oui, aucun mot ne définit mieux ce que j'ai tenté d'accomplir, depuis l'époque de mes débuts... Quel changement ! On ne saurait s'imaginer, aujourd'hui, ce que nous étions, et la façon dont nous vivions et surtout de quelle ferveur intransigeante nous brûlions pour les lettres, dans nos réunions et nos cénacles. Nous étions de « sublimes ratés »... Nous avions fondé, à quelques-uns, Henri de Régnier, Henri-Albert, Ferdinand Hérold, Pierre Louys, Jean de Tinan, Valéry et moi, le cercle du *Centaure*. Un jour, — c'est une anecdote que je vous livre, et que je conterai plus tard, avec d'autres, — un jour, Jean de Tinan surgit et cria :

« — Nous sommes tous des crétins ! Il faut vivre de notre plume ! »

« Cette déclaration éclata dans la pièce comme une bombe. Nous étions scandalisés, horrifiés... »

« — Pour ma part, ajouta Tinan, je ne veux plus écrire une ligne qui ne me rapporte de l'argent ! »



« Nous étions muets et bouleversés. Certes, il y avait, à cette époque, des écrivains qui « se vendaient » : Zola, Daudet, etc. Mais il est à peine besoin de vous dire que cette circonstance les avait sans appel discrédités à nos yeux. La

sens, d'ailleurs, c'est ce qui le tua. Le succès est une chose très dangereuse et qui peut tuer un artiste... »

« ... Cela m'avait-il troublé ? Probablement, car je me hasardai bientôt, à mon tour, à braver le scandale et l'excommunication et à composer un roman. La forme du roman était naturellement considérée, dans notre petit cercle, comme impure et honteuse, parce qu'elle risquait de toucher le public et de rapporter de l'argent... »



« ... Heureusement pour moi, il ne se passa rien de grave. Mon roman, *L'Immoraliste*, publié chez Bailly, ne toucha pas le public et ne rapporta pas d'argent... On payait, d'ailleurs, à ce moment, pour être imprimé. Je vivais avec ma mère. On arrêtait les comptes, à la fin de chaque mois. Il y avait un certain chapitre : « Frais de Carrière », qui, parfois, montait très haut. C'est que la littérature pure, avant la guerre, coûtait fort cher... »

« ... Je dois dire qu'alors, je n'envisageais, très sincèrement, qu'une gloire posthume. J'avais seulement le désir de composer une œuvre importante, à peu près celle que je poursuis aujourd'hui... »

« — Vous ne souffriez pas d'être inconnu pour le public ? »

« — Je n'imaginai pas que cela pût être différent, mais dire que je n'en souffrais pas, c'est autre chose. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui ne peuvent se figurer ce que c'est que d'écrire dans la nuit, dans le silence total... *L'Immoraliste*, à son apparition, a eu deux articles..., et encore..., deux articles d'amis... Ils m'avaient été promis..., je les attendais..., autant dire rien. Sept années d'inaction, de découragement, de vie misérable ont suivi. J'aurais pu réagir..., car la question du gain ne se posait pas pour moi... Je ne l'ai pas fait. J'étais las. Sept ans après, j'ai publié *La Porte Étroite*, qui a eu trois articles..., quatre..., enfin, disons cinq. C'est un papier de Mirbeau, dans *Le Figaro*, qui me révéla la joie profonde d'être découvert et sorti. Ma surprise et mon émotion furent d'autant plus fortes que j'avais naturellement « esquiné » Mirbeau dans les revues. Je repris courage... Ecrire pour soi ? Non, ce n'est pas vrai... Aujourd'hui, d'ailleurs, cela n'a pas beaucoup changé... *L'École des Femmes* a eu très peu d'articles... Je n'ai pas beaucoup

ne m'est pas égal..., mais je me l'explique... Gallimard me disait que les articles de presse n'ont pas d'importance... Ce n'est pas vrai. Ils n'ont pas d'importance, sans doute, dans l'absolu. Ils n'empêchent pas une œuvre d'être une œuvre. Mais ils peuvent retarder une carrière, ou la contrarier... Et le silence peut faire avorter de grands livres.

« ... Quand Copeau a monté *Saül*, j'avais des idées de théâtre. Je voulais écrire plusieurs pièces. Mais l'insuccès fut si net, si complet, si effarant, que je n'insistai pas. Si *Saül* avait réussi, qui sait ! Je ne me serais peut-être plus occupé que de théâtre... Je m'étais réabonné aux coupures, à cette époque... J'ai reçu pour deux cent cinquante francs d'injures... Je me suis désolé... »

Un silence si long, que je crois tout de même nécessaire de poser une question.

« — Vous pensez donc qu'aujourd'hui, les mœurs nouvelles... »

« — Oh ! ne me demandez pas de jugements, ni d'opinions... Laissez-moi parler... Oui, aujourd'hui, c'est différent... Que de jeunes gens pleins de dons... et que de dangers les guettent ! Comme ils risquent d'être entraînés et pervertis !... Que de talent à Julien Green ! Mais avez-vous vu la publicité qu'on lui fait ? Les placards-concours de Plon sur *Léviathan* : « Que veut dire le titre ? » Résiste-t-on à ces choses ?... Je refuse qu'on lance mes livres. Si *le Grain ne meurt* n'a été envoyé à personne. Souday s'est irrité d'avoir dû l'acheter... Mais n'est-il pas agréable de voir ces livres dont on parle peu, qu'on ne lance pas, se vendre mieux aujourd'hui qu'au moment de leur apparition ? Je préfère attendre la publicité des... »

Sans doute est-elle souterraine, probante et sans éclat. Seulement, elle porte plus loin quand elle vient, et plus sûrement, et elle flatte à un meilleur endroit... *Les Faux Monnayeurs*, c'est peut-être un livre raté... (Je ne le crois pas..., non, vraiment, je ne le crois pas. Je crois qu'on s'est trompé en France à leur sujet... On peut se tromper, ça arrive... C'est arrivé pour *Le Rouge et le Noir*... et pour *Les Possédés*... J'ai reçu des articles d'Amérique. Et là-bas, ils jugent l'œuvre sans être gênés par l'homme... Des articles qui m'inclinent à croire, oui, qu'on s'est trompé en France...) Eh bien ! *Les Faux Monnayeurs* suivent une courbe de vente ascendante... »

« ... Les courbes de vente des livres, c'est très édifiant à étudier. Ceux qui sont partis trop tôt ou trop brillamment ont presque toujours, quelques années après, une courbe descendante... C'est ennuyeux, une courbe descendante... »

« ... Quelquefois, je pense que cela m'a fait du bien de ne pas connaître le succès,

» ... Nous sommes là trois écrivains : Valéry, Proust et moi, dont l'aventure est instructive et singulière... Encore, Valéry et Proust n'avaient-ils rien publié avant quarante ans. Flaubert, dans la *Correspondance*, dit quelque part, à peu près :

» — Quelle chose ce serait ! Un écrivain qui attendrait quarante ans, et publierait, d'un seul coup, toutes ses œuvres.

» Je crois que cela ne donnerait rien. On a besoin d'un contrôle régulier et de connaître l'opinion des lecteurs. »



— Etes-vous content des réactions du public, et de l'élargissement de votre influence ?

— Très content. Cela m'apporte un grand réconfort. Il est une critique qui m'irrite, parmi celles qu'on m'adresse... C'est ce reproche de composer des œuvres inquiètes, pessimistes. Je reçois, au contraire, de nombreuses lettres de jeunes filles et de jeunes gens qui me remercient et trouvent bienfaisante et salubre la lecture de mes livres. Je ne suis pas un poison.

» Ce que je veux faire ?... Mes œuvres les plus importantes, que je ne crois pas avoir encore écrites... Mais c'est peut-être une illusion... J'entreprends plusieurs choses à la fois. Je rédige mes notes sur des feuilles de couleur différente, vous voyez ?... Tout ce qui sera sur les feuillets de même couleur se rapportera à la même œuvre... J'écrirai celle qui me sollicitera davantage.

» Je lis beaucoup... J'ai fait une découverte... J'ai acheté *Edgar*, il y a quelques mois, par hasard, sur le quai de la gare de Carcassonne. Je ne connaissais pas Duvernois. J'ai aussitôt fait lire ce roman dans mon entourage... Quel cas curieux que celui d'un tel auteur qui paraît *commercial*, et se trouve ainsi dédaigné par un certain public qui l'ignore !... On n'imagine pas de situation plus fausse... Car ce qu'écrit Duvernois, et qui comporte parfois des moments d'une réussite *unique*, — je sais ce que je dis, — n'est pas fait pour le public auquel il s'adresse et qui le reçoit. Il est trop fin, trop délicat, trop subtil pour lui plaire. Alors, il ne satisfait pas ceux qui le lisent, et ceux qu'il devrait toucher ne le lisent pas... Sans doute est-ce la vie matérielle qui l'a oblige à rechercher d'abord les suffrages du grand public... Les besoins ! Quelle chose affreuse ! Quelle condamnation !... »

Je dois me lever. J'ai rendez-vous avec François Mauriac. La coïncidence, d'ailleurs, est amusante. En m'excusant de quitter André Gide, je la lui signale. Il

sourit, mais ne livre rien. J'aperçois pourtant, dans le casier, au-dessus de sa tête, voisinant avec des « luxes » des *Faux Monnayeurs*, un exemplaire de *Dieu et Mammon*... Si je ne parlais pas, peut-être me parlerait-il de Mauriac... Mais je m'en vais, et précisément chez Mauriac... Il se lève à son tour et me réaccompagne sans hâte, peu pressé, on dirait, de me voir partir... ou de rester seul...

— ... C'est une époque difficile... Tant de gens lancés vers la victoire !... Que de déchet il y aura !... Et pourtant, que de talent ! Que d'hommes intelligents !... Trop, peut-être... C'est le danger... Mais on écrit beaucoup mieux qu'il y a trente ans...

» ... On verra, plus tard, ce que j'ai fait, dans le groupe symboliste, pour ramener la langue vers la clarté. C'est Mac Orlan qui a dit cela... J'ai beaucoup fait... On verra... On me rendra peut-être justice... Allons, au revoir !... Je pars demain pour Cuverville. Mais je serai à Paris à la fin du mois, pour trois, quatre jours. Revenez à ce moment-là si vous voulez... Je vous dirai peut-être d'autres choses... »

Je suis revenu quinze jours plus tard. Mais Gide n'était plus dans les mêmes dispositions. J'ai posé une ou deux questions, probablement inopportunes. L'entretien a soudain tourné court, et nous n'avons plus causé, pendant une heure, que du cinéma parlant.